

FESTIVAL ANÛÛ-RÛ ÂBORO

■ **Interview.** Jean-Marie Barbe, fondateur du festival de Lussas (Ardèche)

« Un festival doit créer une dynamique »

Fondateur du festival de Lussas, réalisateur producteur et intervenant en université, Jean-Marie Barbe est membre du jury et fin connaisseur du monde du film documentaire. On lui doit la programmation spéciale Continent africain, diffusée aujourd'hui.

Les Nouvelles calédoniennes: Vous êtes à l'origine d'un « village documentaire ». Qu'en est-il exactement ?

Jean-Marie Barbe: Je viens de Lussas, un petit village d'Ardèche, du sud-est de la France. On y organise depuis plus de trente ans des rencontres autour du cinéma et, depuis vingt-quatre ans, les états généraux du documentaire. Ce village est devenu un village documentaire avec une trentaine de personnes qui travaillent toute l'année autour du documentaire. Une équipe œuvre à développer à l'international un réseau de producteurs et de réalisateurs indépendants ainsi que des cités documentaires un peu partout dans le monde qui vont être en lien et travailler ensemble. C'est un rapport à la mondialisation autre que le rapport de l'argent. C'est un rapport qui vise à mettre en place une industrie audiovisuelle indépendante et qui soit l'expression des peuples.

Qu'en est-il d'Africadoc ?

C'est une partie de l'activité de Lussas. Il y a une dizaine d'années, on a eu l'idée d'étendre ce qu'on avait expérimenté sur Lussas pendant quinze ans à d'autres zones

« L'enjeu documentaire est un enjeu à la fois de mémoire et puis de rendre compte par les images, autrement que par les news et l'information. »

géographiques. En se disant qu'il n'y a pas de raison qu'il n'y ait pas d'expression documentaire dans chaque pays, chaque peuple. C'est un enjeu de civilisation majeur. Il faut donner les outils aux autres pays, pour que leurs auteurs puissent raconter leur société. L'enjeu documentaire est un enjeu de mémoire qui doit rendre compte par les images, autrement que par les news et l'information, de l'état du monde. D'où l'idée de développer un programme là où cela nous paraissait le plus urgent, c'est-à-dire du côté africain où il n'y avait quasiment plus rien de produit depuis quelques années. Invités par des collègues africains, on est

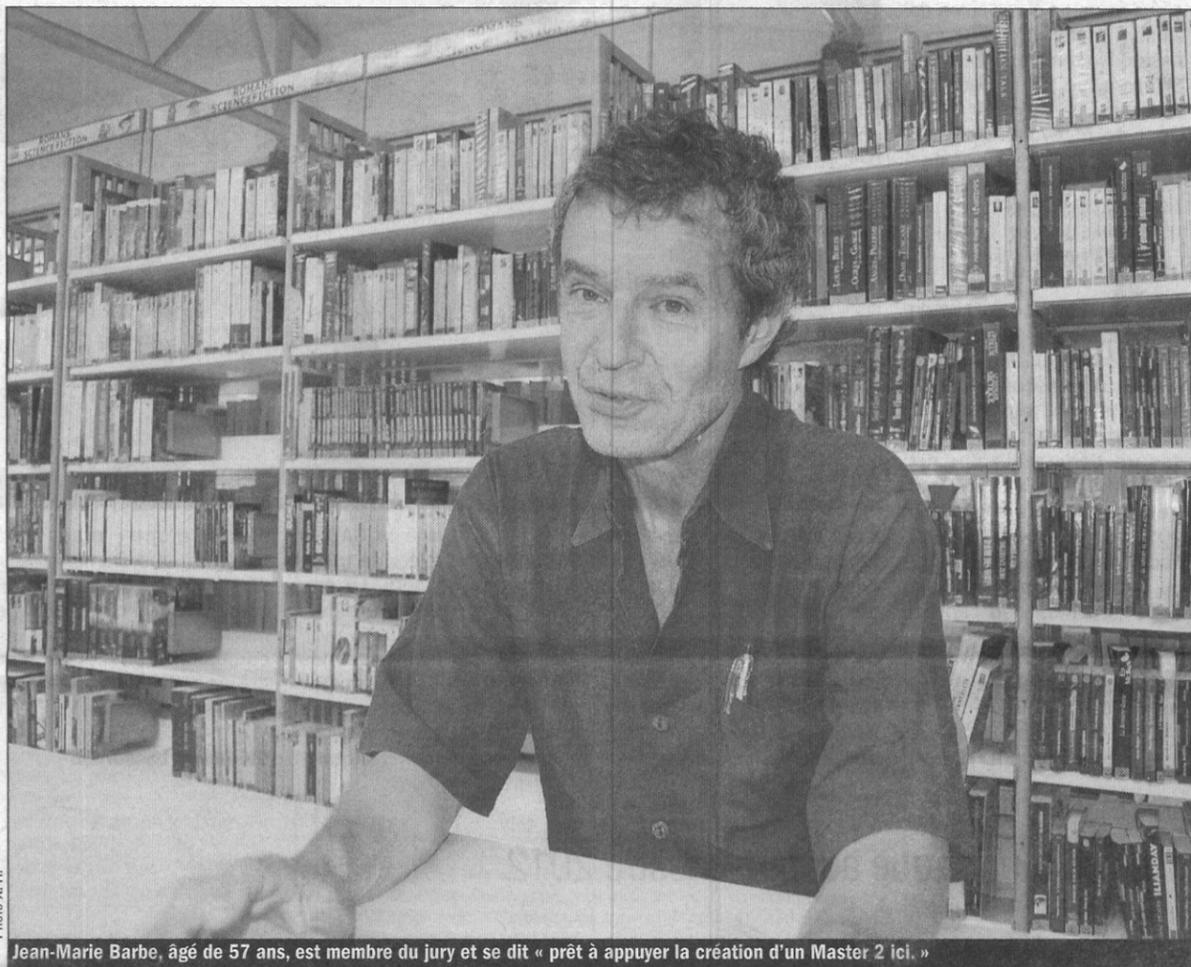


PHOTO X. H.

Jean-Marie Barbe, âgé de 57 ans, est membre du jury et se dit « prêt à appuyer la création d'un Master 2 ici. »

allé à Dakar et on a décidé de mettre en place un ensemble de maillons pour que se crée là-bas un tissu de producteurs et de réalisateurs indépendants et qu'on travaille avec eux de manière équitable. Le programme Africadoc a maintenant dix ans. Il a permis de former une

quinzaine de producteurs et une soixantaine de réalisateurs, qui vivent de ce métier, en Afrique de l'ouest et en Afrique centrale.

Pouvez-vous présenter les films de la sélection Continent Africain que vous avez préparée et qui est diffusée aujourd'hui à Poindimié ?

Il y a deux types de films. Tout d'abord, un ensemble de premiers films issus du Master de réalisation documentaire de création de Saint-Louis, au Sénégal. C'est une école à l'Université Gaston-Berger du Sénégal où on a monté, depuis six ans, un Master 2 de réalisation documentaire, vraiment d'excellence.

Parmi les films programmés, il y en a un certain nombre issus des étudiants de ce Master. Chaque année, ils font un film individuel et un film collectif. Des films individuels sont programmés comme *Notre pain capital*, *Inch Allah* ou *Face à face*. Pour le film collectif, j'ai choisi *Avec Bachir*, réalisé l'année dernière. Ce film est l'occasion de parler du regard porté par de jeunes Africains, venant de six pays, sur le Sénégal dans sa marche vers la démocratie. Ces films sont d'une qualité indéniable tant sur le plan formel que sur le plan du contenu.

Ensuite, il y a des films comme *Kourcia*, *Les pêcheurs de sable* ou *Le goût du sel*, réalisés par de jeunes auteurs qui sont passés par les résidences d'écriture qu'on organise tout au long de l'année, en Afrique de l'ouest et en Afrique centrale. Ce sont des premiers films pour la majorité d'entre eux, mais ce sont des films extrêmement puissants, très radicaux. On aura l'occasion d'en parler lors des débats, notamment avec Patrick Epapè, le réalisateur de *Vie*.

Le festival Anûû-rû âboro est-il reconnu en dehors de la Nouvelle-Calédonie ?

Oui, en Europe il est perçu comme étant un cousin éloigné, mais de qualité. On est vraiment dans un bon niveau de festival. Et les réalisateurs qui viennent sont ravis parce que les conditions relationnelles sont idéales ici. Ça, c'est un atout immense. On est humainement dans une approche qui est très cohérente avec l'esprit du cinéma du réel.

« Il manque ici une salle correcte de cent places ou plus, confortable, qui permettrait de voir les films dans de bonnes conditions. »

Vous voyez aussi quelques « fragilités » à ce festival ...

Là où il est d'abord fragile, c'est qu'il n'a pas l'outil de son ambition culturelle: il manque ici une salle correcte de cent places ou plus, confortable qui permettrait de voir les films dans de bonnes conditions.

A mon avis, c'est un enjeu des cinq prochaines années. Ensuite, un festival doit créer une dynamique qui doit se développer sur toute l'année, pas juste sur une semaine. Notamment sur le plan de la formation. Il faut mettre en place un tissu de producteurs et réalisateurs pour alimenter une diffusion constante des médias, télévisions ou cinémas.

Que préconiserez-vous de faire dans ce domaine ?

J'ai la certitude qu'ici, à Poindimié, on peut créer ce qu'on a fait à Saint-Louis du Sénégal, ce qu'on veut faire à Tamatave (Madagascar) et à Erevan (Arménie), c'est-à-dire une cité documentaire: un lieu où il y a un tissu de producteurs et une formation qui s'inscrit dans la durée. Donc la création d'un Master 2 de haut niveau qui aurait une vocation régionale au sens mélanésien, voire plus large. Ça me paraît être un enjeu important et réaliste.
Propos recueillis par Xavier Heyraud

■ **Son festival**

« Ca fait du bien de voir des gens d'ailleurs »



Roxane Aouta, Naopémien.

« Je suis en charge de l'accueil à l'entrée de la médiathèque pour l'association Actes. On vend aussi les t-shirts du festival. Malheureusement, on n'a pas le temps de voir les films. Mais ça fait du bien de voir des gens d'ailleurs, de rencontrer de nouvelles personnes. Les gens qui viennent sont très gentils. Ceux qui ne connaissent pas Poindimié nous demandent surtout où sont les tribus de Bayes et Wagap pour les soirées. Des fois, c'est rigolo car ils ne savent pas bien prononcer et disent "bayesse!" au lieu de "baille!" »

■ **Le programme**

Mercredi 31 octobre

Journée spéciale Continent africain à Poindimié

Médiathèque

9 heures: *Notre pain capital*, de S.E. Magori

10 h 30: *Face à face*, de M.W. Thioubou suivi de *Le prix du sang*, de E. Ngo Minka

11 h 30: *Hamou-Béya, pêcheurs de sable*, de A. Diarra

13 heures: *Le goût du sel*, de N. S. Dieye

14 heures: *Vie**, de P. Epapè

15 h 15: *Inch Allah, s'il plaît à Dieu ?*, de A. A. Thior

16 heures: *Les larmes de l'émigration*, de A. Diago

Tribu de Wagap

18 heures: soirée africaine avec la compagnie Kanafrika

Avec Bachir, film collectif suivi de *Notre pain capital*, de S.E. Magori

20 h 30: *Espoir voyage*, de M. K. Zongo

Tribu de Bayes

18 heures: *L'Élu du peuple*, Pouvana, te Metua de M.H. Villierme

20 h 30: *Fragments d'une révolution*, film anonyme

A Bourail

Cinéma

18 h 30: Série de courts-métrages sur la toponymie de A. Reiss et B. Tyéa, suivi d'une introduction musicale avec Lou Bennett et Emma Donovan puis *Murundak, Songs of Freedom*, de N. Gadd et R. Graham

A Koné

Tribu de Nâëmi

19 heures: *Bouton*, de R. Balzi suivi de *Empire of Dust*, de B.V. Paesschen

A Poum

Site de Shelo

Jean-Marie Tjibaou entre Ouvéa et Matignon, de A. Waksman

Les séances suivies d'un * se font en présence du réalisateur.